

---

# Territoires locaux et développement

Dominique Guillaud

## Résumé

---

Pour les sociétés rurales du Sud, le territoire est avant tout investi de sens, il est une mise en forme symbolique de l'espace doublant l'organisation sociale, et impliqué dans la construction identitaire. Il fait intervenir deux mécanismes essentiels : la référence au passé dans une temporalité spécifique ; et une nécessaire matérialité de cette mémoire, qui s'incarne dans des lieux forts, les géosymboles. Cette perspective implique que pour comprendre le territoire, il est nécessaire de passer par les représentations des populations locales. Inspiré d'exemples provenant des îles indonésiennes de Nias et Siberut, le texte conclut sur les diverses finalités de cette approche : elle peut guider la prospection archéologique, révélant des lieux cruciaux toujours réactivés dans les légitimations sociales, politiques ou foncières. Fournissant une excellente entrée pour la connaissance des sociétés et des éléments forts de leur structuration spatiale, elle est susceptible de guider le développement, en mettant l'archéologie à contribution, et en donnant aux populations locales toute leur place dans les nouvelles logiques et pratiques du développement.

**Mots-clés : territoire, territorialité, Nias, Siberut, identité, topogènes, géosymboles, populations locales, développement**

\*

Parmi les diverses acceptions du concept de territoire, central à la géographie mais souvent très polysémique, l'une d'elles nous intéresse tout particulièrement, c'est celle qui le désigne comme une entité construite, représentée et symboliquement investie par les populations locales. Retenir cette vision endogène implique que le territoire n'est plus seulement celui de l'observateur ou de l'aménageur, ni encore celui de certains décideurs, mais avant tout celui des populations locales, basé sur leurs propres représentations et pratiques.

Une telle perspective permet, en premier lieu, de débrouiller certaines confusions sur ce territoire bien équivoque. On associe très systématiquement territoire et identité, territoire et pouvoir, sans que cette association soit explicitée. On invoque également le temps long ou court comme un des éléments de la légitimité du territoire, mais un tel lien mérite aussi d'être clarifié. On sait peu, enfin, comment ce territoire est activé et réactivé, autrement dit comment il est produit et se reproduit. Certaines sociétés, et en particulier des sociétés du Sud, où ce lien au territoire est exacerbé, permettent de percevoir plus nettement les mécanismes et rouages de la fabrique du territoire. L'expérience présente n'est pas nouvelle : elle prolonge celle initiée par la géographie culturelle dès les années quatre-vingt (Claval, Bonnemaïson). Elle regagne aujourd'hui un intérêt à travers de nouveaux questionnements sur le territoire en tant que patrimoine, et avec l'irruption, sur toutes les scènes internationales, des populations locales et autochtones désormais interlocutrices des pouvoirs publics, des décideurs, et des experts. C'est pourquoi notre perspective, en second lieu, pourrait donner un sens renouvelé aux questions de développement.

Le texte qui suit évoquera ces différents aspects en s'appuyant sur des exemples qui proviennent pour la plupart de deux îles proches de l'Indonésie. Siberut et Nias, présentant à la fois des caractères semblables (à commencer par l'insularité<sup>1</sup> et certains traits du peuplement initial), et des singularités (une évolution sociale et paysagère différente dans les deux cas, pour lesquelles on se reportera à d'autres références : Guillaud, 2013). D'autres exemples provenant de la même région au sens large seront également convoqués.

## **L'identité par les lieux**

---

L'approche de certaines sociétés rurales du Sud donne à entrevoir chez celles-ci des relations spécifiques à leur territoire, déjà esquissées dans un article en ligne (Guillaud, 2008) : une économie de subsistance basée en grande partie (avec bien sûr des échanges) sur l'exploitation du territoire lui-même, des modes d'accès à la terre régis ou contrôlés principalement par les structures de la société locale, avec une intervention faible ou inexistante de l'Etat, déterminent une

---

1. Notons au passage la capacité des îles à révéler les spécificités des organisations humaines, ce qui explique, si ce n'est leur réputation de laboratoire, du moins le rôle décisif qu'elles ont joué dans la construction de divers champs de l'anthropologie en particulier.

Maison clanique (*Uma*) à Siberut, Indonésie

cohérence étroite et réputée ancienne entre la société et son espace.

Dans ces sociétés, l'une des premières fonctions du territoire touche à l'identité des groupes. La société de Siberut par exemple est construite sur une structure sociale de base, le *suku*, qui correspond à un groupe de parenté réuni autour d'une maison « lignagère » (*uma*), et comportant une série de ménages répartis dans diverses maisons dispersées sur le territoire du lignage, en bordure de rivière. Chaque *suku* exploite en propre les ressources de ce territoire et lorsque celles-ci commencent à s'amenuiser, ou que les distances pour les exploiter se font trop grandes, le *suku* se déplace vers un nouveau territoire sans modifier son identité intrinsèque. La naissance d'un nouveau *suku* survient à l'occasion d'une scission du groupe, parfois provoquée par diverses querelles, et parfois simplement par la taille excessive du groupe, qui se scinde alors en plusieurs entités. L'entité principale généralement conserve son nom, et poursuit sa migration. Ceux qui partent, en revanche, prennent dès lors un nom de *suku* différent, et entament leur propre migration le long des rivières en formant un nouveau lignage.

Le *suku* correspond ainsi à l'association d'un groupe humain et de son trajet géographique ; il est littéralement le groupe humain dans son itinéraire. Fox avait défini cette notion comme étant un « topogène » (*topogeny*), renvoyant à une identité faite d'une généalogie de

lieux, plus que d'une succession d'ancêtres (1997 : 89). Dans le nord de l'île d'Ambrym, au Vanuatu, Herrenschmidt avait aussi repéré que l'identité d'un lignage procédait de la place de danse (*nasara*) où il se trouvait implanté, et des lieux-dits qui, associés à celle-ci, constituaient le terroir<sup>2</sup> d'exploitation du lignage. L'identité relevait par conséquent de la référence à une série de lieux d'importance variable, qui constituaient les étapes antérieures du cheminement du lignage dans l'espace. Tous ces lieux passés ou présents étaient reliés entre eux par une route symbolique dont la connaissance fournissait la « carte d'identité » du lignage (2003 : 303).

A Siberut, cette identité des groupes se déterminant par référence à une composition unique de lieux tracés par l'itinéraire d'ancêtres plus ou moins éloignés est importante, car elle conditionne la place de l'individu sur un point de l'itinéraire, et celle du lignage à l'intérieur de la société. Cette combinaison conditionne aussi, ce qui est essentiel, les droits que ces lignages sont à même de faire valoir sur la terre, aux différentes étapes de leur migration. Il faut donc concevoir cette identité par le territoire comme un élément essentiel non seulement de l'identité mais aussi de la subsistance, et au delà comme un rouage essentiel de la sphère conjointe des échanges et de l'alliance.

Ces topogènes peuvent être assimilés à une « construction lente » du territoire, à laquelle d'autres types de légitimations peuvent se surimposer ou se juxtaposer, comme celles de groupes plus tardivement arrivés, ou encore celles de certaines composantes de la société prenant le pas sur d'autres, ou à l'occasion de la remise en question du système par des éléments extérieurs (l'Etat notamment). Quelles que soient les nouvelles configurations sociales et territoriales qui en découlent, très souvent les premiers occupants (ou ceux qui en tiennent lieu) conservent des relations privilégiées avec le territoire, assumant les transactions avec les forces chthoniennes ou surnaturelles qu'ils avaient initialement domestiquées ou avec lesquelles ils savaient transiger. Dans d'autres cas, et c'est celui de l'île de Nias, des nouveaux venus font table rase des territoires et sociétés du passé, reléguées à une infra-humanité que les arrivants civilisent, et mettent en place un nouvel ordre de l'espace explicité dans de nouveaux récits de fondation qui occultent les partages antérieurs. Des liens initiaux avec la terre, subsistent les fonctions qu'assume

---

2. Par opposition au territoire qui est ici l'espace investi socialement par le groupe local, le terroir se réfère aux aires exploitées.



Maisons claniques du centre de l'île de Nias, Indonésie.

une classe de prêtres, mobilisés aux paroxysmes ou crises de la vie sociale (fêtes de mérite, guerres, décès...). Dans ce nouvel ordre spatial, l'identité des lignages ne se décline plus uniquement par des trajets géographiques, mais aussi et surtout par des généalogies qui relient les protagonistes actuels aux premiers arrivants, descendus du ciel, de cette nouvelle vague (Guillaud, 2013).

On le voit, le territoire s'exprime d'abord dans la narration que les populations qui s'en réclament font de leurs relations avec l'espace. Ces expressions peuvent parfois être multiples et se superposer voire se contrarier, si de multiples groupes d'acteurs se partagent ou se disputent le territoire. Il n'y a ainsi pas de territoire en soi, mais une légitimation permanente dont certains paroxysmes sociaux peuvent rendre compte, comme par exemple les cérémonies de dons des prémices d'ignames en Nouvelle-Calédonie, où est longuement déclamée la préséance spatiale et sociale des clans les uns par rapport aux autres (Leenhardt, 1971). L'affirmation territoriale se fait donc sur un mode discursif, mais elle mobilise parallèlement différents procédés qui relèvent de marquages matériels tout aussi essentiels. Discours et marquages aboutissent à la mise en ordre symbolique de l'espace qui fait le territoire ; l'un et l'autre de ces registres, on va le

voir. font intervenir des éléments du passé dans lesquels l'approche archéologique est susceptible d'apporter des éclairages utiles, voire de véritables applications concrètes.

## **Les temps du territoire**

---

Les discours sur le territoire, prenant les formes les plus diverses (récits de fondation, de migration, mythes, etc) tendent à légitimer son ordre actuel ou un ordre ancien, et très généralement le premier par le second. Le temps, plus précisément une certaine conception de celui-ci, vient imposer un premier ordre à l'espace pour en faire surgir un territoire. Dans ce registre, on est loin de se situer dans une chronologie absolue ou dans un temps objectif, et le temps invoqué est éminemment politique. Cette temporalité (ici entendue comme la manière dont le groupe se pense dans le temps) est essentielle.

Dans les sociétés occidentales, l'histoire fait l'objet d'une approche institutionnalisée, caractérisée pendant longtemps par une conception particulière du temps. Il s'agirait d'un « *temps linéaire, figurable par une ligne droite, plane, où l'historien, hypostase du présent, borerait un avant et un après ; un temps cumulatif, où chaque présent successif additionne aux gains d'intelligibilité du passé les siens propres ; un temps irréversible, où ce qui est advenu a définitivement marqué le temps par l'empreinte de sa singularité* » (Vigne, 1985 : 132). Bien entendu, l'histoire a connu une série de révolutions épistémologiques qui l'amènent désormais à concevoir la pluralité du temps, ce qui la rapproche de notre perspective, celle d'un temps subjectif, en l'occurrence celui des acteurs locaux du territoire.

Si certaines sociétés du Sud s'appuient sur une comptabilité linéaire et cumulative du temps, d'autres peuvent en revanche afficher un temps cyclique, voire suivre une linéarité inversée, allant jusqu'à faire du futur l'élément structurant du présent. A Siberut, les lignages ne retiennent de leurs généalogies que quelques individus ne remontant pas au delà de quatre ou au maximum cinq générations. Cette amnésie généalogique est à mettre en parallèle avec une société assez résolument égalitaire, où la comptabilité occultée des générations semble servir à éviter l'accumulation des pouvoirs aux mains de lignées (et à permettre la fluidité requise dans les déplacements des groupes). En revanche, à Nias, île voisine, ce système qu'on peut imaginer aussi en place à un moment donné dans l'histoire semble avoir été « recouvert » par un système ultérieur.

correspondant aux arrivants plus tardifs, où la capitalisation de la mémoire, exprimée à travers d'interminables généalogies, est allée de pair avec la concentration des pouvoirs et des biens au mains d'une élite (Guillaud, 2013).

Ces deux comptabilités différentes du temps correspondent à différentes façons de construire le territoire aujourd'hui. A Siberut, le système aboutit à multiplier trajets et lignages, dont les références se confondent, aboutissant à une multiplicité de territoires aux réseaux parfois enchevêtrés. Alors qu'à Nias, l'ordre de l'aristocratie impose à chaque territoire un fondateur unique, placé dans une généalogie à laquelle se raccrochent les ayant-droit actuels, et que ceux-ci récitent sans hésitation comme preuve de leur légitimité.

Parallèlement à ces diverses comptabilités du temps et à leur traduction spatiale, il semble exister des événements « hors-temps », rangés dans une temporalité différente, qui relèvent de la catégorie des mythes. Ils ont aussi avec l'espace un lien fondamental. Les habitants de Siberut et une partie de ceux de Nias renvoient au même mythe pour expliquer leur origine, celui de la « femme sur le radeau » condamnée, suite à une grave transgression, à dériver sur l'océan pour y mourir ; mais elle s'échoue dans une île où sa descendance formera le peuplement à venir. Ces mythes aux variantes nombreuses désignent avec constance le même lieu d'arrivée dans chaque île, la côte de l'ouest à Siberut, celle de l'est à Nias, et dans les deux cas l'embouchure d'une rivière ou débiterait le peuplement insulaire. A Nias un autre récit encore, mais qui contrairement au précédent est unanimement repris par la population, évoque la descente du ciel des ancêtres des clans de l'aristocratie actuelle, qui instaura un nouvel ordre spatial.

Comme l'écrit Bensa, de telles narrations sont des constructions qui relient intentionnellement le passé au présent. « *On ne peut donc pas opposer pensée mythique et pensée historique mais seulement repérer les usages rhétoriques de la mémoire dans des contextes politiques bien délimités* » (2003 : 52). Mais si les récits de fondation sont dans certains contextes remaniés à des fins stratégiques, leur dimension politique n'est pas la seule à prendre en compte. Ces récits font toujours référence à des éléments qui varient fort peu dans le temps, ou qui sont systématiquement repris au fil des versions ; la dimension géographique et matérielle des narrations offre une base essentielle aux récits de fondation du territoire.

## La matérialité de la mémoire

---

La mémoire du groupe s'incarne systématiquement dans des éléments privilégiés qui lui servent de support, de mémorial. En d'autres termes, on constate une nécessaire matérialité des récits d'origine ou de fondation, qui s'appuient sur des lieux forts, naturels ou construits : Bonnemaison les a désignés comme *géosymboles* (1992 :76), dont la vocation est non seulement de fonder mais de reproduire l'espace social.

Certains éléments sont ainsi choisis ou aménagés pour servir de mémorial géographique ou physique au mythe, et fonctionnent comme de véritables balises territoriales. « *La géographie des lieux visités par le héros civilisateur, le saint ou le gourou, les itinéraires qu'il a parcourus, les endroits où il a révélé sa puissance magique, tissent une structure spatiale symbolique qui met en forme et créé le territoire. Cette géographie cachée donne au "mythe fondateur" sa pesanteur : elle l'incarne dans une terre et le révèle en tant que geste créateur de société* » (Bonnemaison, 1981 : 254). Ce constat n'intéresse pas seulement les mythes, mais aussi beaucoup d'autres récits, qu'ils soient mythiques ou historiques, de fondation, de partage ou qu'ils évoquent la transition vers une nouvelle donne socio-spatiale. Plus précisément, certains sites, certains lieux ou même certains objets sont choisis pour leur capacité à incarner les différentes dimensions sociales et temporelles évoquées dans l'explication du monde ou de la société, et que véhicule le récit de fondation. Leur existence est associée à une série d'information qu'ils cristallisent, le lieu où échoua le premier radeau, l'alliance qui unit le couple fondateur. Ils renvoient à un ordre supérieur et qui se réfère au passé, présenté parfois comme fort ancien. Ces lieux ou ces objets figurent différents ordres, qu'ils remémorent en permanence aux hommes qui les côtoient. Ils sont l'objet d'un savoir collectif, consensuel, qui s'étend à tout ou partie d'un groupe.

Ces éléments tangibles incarnant le récit de fondation peuvent être des fragments naturels du paysage, et dans ce cas la géographie du lieu paraît inspirer le récit que celui-ci supporte. Guiart (1968 : 68), ayant très tôt perçu la fonction essentielle des mythes comme marqueurs de territoires, décrit, dans la région de Canala en Nouvelle-Calédonie, les éléments naturels remarquables intervenant en appui des récits de fondation : un rocher de grand taille, censé être un porc abattu dans la légende ; un autre rocher qui est la sœur cadette du même récit, pétrifiée. Ces rochers incarnent véritablement le personnage du mythe.



au point d'exploiter certaines de leurs caractéristiques : « *un trou dans la pierre est son vagin et l'on prétend qu'il en sourd du sang menstruel à intervalles réguliers* ». Mais il arrive aussi que ces repères physiques de l'ordre social soient des éléments construits par l'homme, reflétant ainsi le caractère tout aussi construit du pacte social qui unit le groupe. C'est ainsi qu'il faut comprendre les mégalithes érigés par les membres de l'aristocratie de Nias, qui commémorent le statut de l'individu, son territoire, le groupe qu'il commandait. Ces constructions sont de véritables monuments au sens étymologique du terme.

© D. Guillaud



Mégalithes et pyramide de ciment sur le lieu de la descente du ciel (Börönadu), Nias.

Dans tous les cas, les géosymboles cristallisent les forces, l'ordre, la légitimité et dans tous les cas les puissances qui les investissent, et ont une résonance spatiale essentielle. Le traitement dont ils font l'objet diffère entièrement d'un contexte à l'autre, selon la puissance qu'ils incarnent et selon les sociétés : monuments ou lieux côtoyés banalement dans certains cas, ils sont, dans d'autres cas, des lieux chargés de mystère et de dangers, et le secret qui les entoure ne peut être levé que pour les initiés.

Les géosymboles constituent ainsi des repères symboliques

et aussi tangibles, et dont la matérialité est essentielle. C'est une référence interne au groupe qui affirme ses assises territoriales, et de tels géosymboles sont ainsi respectés et protégés, parfois consolidés, quitte à l'occasion à être solidement renforcés : les habitants du village de Börönadu, à Nias, ont érigé une pyramide en ciment qui marque, aux côtés de neuf structures mégalithiques voisines, bien plus énigmatiques mais sans doute trop discrètes, le lieu où le premier ancêtre de l'aristocratie descendit du ciel sur la terre.

### **Territoire, archéologie et développement**

---

Les visions endogènes que les populations locales élaborent de leur territoire présentent, comme on vient de le voir au travers de ces différents exemples, un certain rapport au temps et à la matérialité, deux dimensions elles aussi essentielles à l'archéologie. Cette dernière les mobilise pour documenter les chronologies et les cultures, les populations locales pour organiser et légitimer l'ordre conjoint du territoire et de la société. Les deux visions ne se contrarient pas, elles se complètent à plusieurs niveaux.

Ce qui est évident depuis longtemps est que le repère fourni par les géosymboles guide efficacement une partie de la prospection archéologique, car ces lieux font sens pour les populations locales. L'emplacement précis de la « descente du ciel » de l'aristocratie de Nias a été sondé, donnant une date du 14<sup>e</sup> siècle (Wiradnyana, 2008). Les embouchures des rivières où s'échouent les « femmes sur le radeau » de Siberut et de Nias gagneraient à être considérées d'un point de vue archéologique, probablement comme des lieux d'arrivée pour certaines vagues de peuplement. Cette proposition s'inscrit dans la continuité du courant initié par José Garanger (1972) dans l'île de Retoka, avec sa célèbre quête de la tombe de Roy Mata à partir des indications de la tradition orale. Par ailleurs, une telle confrontation permet de croiser le regard endogène et le regard scientifique sur un même objet, le passé, et est susceptible de montrer deux élaborations parallèles ou antagonistes d'un champ de savoirs, dont les décalages laissent entrevoir toute la dimension stratégique investie par les communautés dans les discours sur le passé.

A rebours, les géosymboles ou hauts-lieux du territoire constituent aussi une excellente entrée pour la connaissance des sociétés et des éléments forts de leur structuration spatiale et paysagère, susceptibles de guider les développements envisagés, et de mettre l'archéologie à

contribution dans cette reconstitution. Sur un autre de nos terrains, toujours en cours, le Timor oriental, des circuits rituels rassemblant à un intervalle de plusieurs années la totalité d'un « groupe local » ont pour fonction de réactiver les lieux forts présents dans le territoire de ce groupe. Au cours de ce circuit, étalé sur plusieurs jours et nécessitant des mois de préparation, des sacrifices d'animaux sont effectués dans différents sites et selon un ordre qui rappellent la succession dans le temps, et la préséance des lieux et des clans les uns par rapport aux autres. La documentation par l'archéologie de certains de ces sites, tantôt des grottes relevant d'une occupation occasionnelle et tantôt des sites fortifiés de sommet de relief, devrait permettre de renseigner une « histoire des espaces » de ces ensembles, à laquelle les populations se sont déclarées extrêmement attentives, car elle nourrit leur argumentaire territorial et identitaire dans l'Etat moderne en train de s'édifier.

On peut enfin imaginer se baser, pour envisager les développements possibles de ces zones, sur ces visions endogènes, du territoire et aussi des ressources qui lui sont associées, visions qui fournissent de bons repères pour l'acceptabilité sociale des politiques envisagées. Au moment où toutes les conventions internationales affichent le Consentement Libre Informé Préalable comme un élément-clé de l'engagement des différentes parties, la prise en compte des visions endogènes des ressources et des territoires des communautés locales apparaît dans ce processus comme un instrument important de dialogue et de concertation. Un instrument qui permettrait aussi de reconsidérer, à la lumière des représentations locales, certaines idées sur ce qu'un développement peut apporter et doit être.

## Références

---

- Bensa A., 2003 – A quoi sert la notion de culture ? In Mokaddem H. (ed.), *Approches autour de culture et nature dans le Pacifique Sud*. Actes du 1<sup>er</sup> colloque CORAIL. Expressions, Nouméa : 43-57.
- Bonnemaison J., 1981 – Voyage autour du territoire. *L'espace Géographique*, vol. 10, n° 4 : 249-262.
- Bonnemaison J., 1992 – Le territoire enchanté. Croyances et territorialité en Mélanésie. *Géographie et Cultures*, n° 3 : 71-88.
- Claval P., 1999 – *La géographie culturelle*. Paris, Nathan Université. 384 p.
- Fox J., J., 1997 – Genealogy and Topogeny: Toward an Ethnography of Rotinese Ritual Place Names. In J.J. Fox (ed.), *The Poetic Power of Place: Comparative perspectives on Austronesian ideas of locality*. Canberra: Department of Anthropology, Comparative Austronesian Studies Project, RSPAS, The Australian National University : 91-102.
- Garanger J., 1972 – *Archéologie des Nouvelles-Hébrides, contribution à la connaissance des îles du centre*. Paris, Société des Océanistes. Publications de la Société des Océanistes 30, 154 p
- Guiart J., 1968 – Des multiples niveaux de signification du mythe. *Archives de Sciences sociales des religions*, vol. 26, n° 1 : 55-71.
- Guillaud D., 2008 – L'archéogéographie : pour une reconnaissance du passé dans l'espace. *EchoGéo* [En ligne], 4 | 2008. URL : <http://echogeo.revues.org/2278> ; DOI : 10.4000/echogeo.2278
- Guillaud D., 2013 – Le temps long des territoires et des patrimoines. Exemples des îles de Siberut et Nias (Indonésie). In : D. Juhé-Beaulaton, M.-C. Cormier-Salem, P. de Robert, B. Roussel (eds), *Effervescence patrimoniale au Sud, entre nature et société*. Marseille, IRD. *Latitudes* 23 : 171-197.
- Herrenschmidt J.-B., 1993 – Territorialité et identité en Mélanésie : enjeux cachés du « développement » ? In D. Guillaud, Ch. Huetz de Lemps, O. Sevin (eds), *Iles rêvées : territoires et identités en crise dans le Pacifique insulaire*. Paris, PUPS : 291-324.
- Leenhardt M., 1971 [1947] – *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*. Gallimard, Paris. 314 p.
- Reeves J., 2000 – Narratives of Differentiation: Muntogat, Rakrak, Sirubeiteteu, and the 'Ideology of Identity' (article 6). In *The anthropology of the Mentawai islands*. <http://www.mentawai.org/6son.htm>
- Vigne E., 1985 – Le temps de l'histoire en question. *Vingtième siècle, revue d'Histoire*, vol. 6, n° 1 : 131-140.
- Wiradnyana K., 2008 – Batu besar di pulau terpencil. In : *Nias, dari masa lalu ke masa depan*. Jakarta, BPPPI/ Indonesian Heritage Trust : 91-177.

A photograph of an archaeological excavation site. In the foreground, a woman in a red shirt and white shorts is kneeling on the ground, working with a trowel. In the background, another woman in a blue shirt is also kneeling, looking down at the ground. The ground is reddish-brown soil with some debris and tools scattered around. The overall scene is brightly lit, suggesting an outdoor setting.

PATRIMOINES

# Une archéologie pour le développement

Coordonné par  
Jean-Christophe Galipaud  
et Dominique Guillaud

ελδ

Patrimoines

# **Une archéologie pour le développement**

Coordonné par  
Jean-Christophe Galipaud  
et Dominique Guillaud

**εδ**

Photo de couverture : Jean-Christophe Galipaud  
Création graphique de la couverture et de l'intérieur : Massimo Miola ([www.miola.net](http://www.miola.net))  
Mise en page, infographie : Laurence Billault

Impression : COM in the BOX ([www.cominthebox.fr](http://www.cominthebox.fr))

ISBN 979-10-92006-03-2

Tous droits réservés  
© Les Éditions La Discussion, 2014

Les Editions La Discussion, 39 rue Léon Bourgeois, 13001, Marseille